



C'EST LA VIE !

LIONEL DRICOT

This Page Intentionally Left Blank

Licence

Le contenu de ce livre est placé sous la licence Creative Commons Attribution 2.0 Belgique (CC BY 2.0 BE) en janvier 2013 par Lionel Dricot.

Cela signifie que vous êtes libre de redistribuer, d'adapter ou de réutiliser ces textes, y compris à but commercial, à la condition que vous mentionniez explicitement le nom de l'auteur original, à savoir Lionel Dricot.

Même si vous n'êtes pas légalement obligé de le faire, n'hésitez pas à prévenir l'auteur à l'adresse lionel@ploum.net en cas de réutilisation ou d'adaptation.

This Page Intentionally Left Blank

Table des matières

Pré en bulles.....	0
Chapitre Le combat quotidien.....	9
Chapitre Angoisse.....	15
Chapitre Prière.....	21
Chapitre La proclamation	27
Chapitre La vie est trop courte	37
Chapitre Meurtre dans la nuit	43
Chapitre Palavas les bains de pieds	45
Chapitre Adieu.....	51
Chapitre Derniers instants	59
Chapitre Damned, I'm repéré !.....	65
Chapitre J'irai pisser sur votre moquette..	69
Chapitre Vengeance	73
Chapitre Une journée sans.... ..	75
Chapitre La femme de ma vie	83
Chapitre Bis repetita placent pas toujours	89
Chapitre Les Saintes-Exs	99

Chapitre Voyage au bout de l'enfer	105
Chapitre J'emmerde Noël	113
Chapitre Joyeux Noël	123
Chapitre L'annonce	135
Chapitre Plus jamais	139
Remerciements	0
À propos de l'auteur	0

Pré en bulles

J'aime raconter des histoires.

Des histoires de fées ou de cosmonautes, de monstres attendrissants ou de vampires solitaires. J'aime lorsque, sous les touches du clavier, se crée un récit, une aventure. Mais la vie n'est-elle pas en soi une aventure ? Ne sommes-nous pas confrontés tous les jours à des situations étonnantes, à des retournements inattendus ?

La majorité de ma production littéraire se classe certainement sous l'étiquette science-fiction, fantastique ou merveilleux. Néanmoins, il m'arrive d'écrire de courts textes à vocation réaliste. Je publie ces extraits de vie sur mon blog, sans me préoccuper outre mesure du résultat, parfois sans même me relire. Et puis j'ai pensé à vous et j'ai décidé de les regrouper dans un format pratique, agréable. Cela n'a pas été facile, rares sont chez moi les textes qui ne versent pas immédiatement dans l'imaginaire.

Si vous suiviez mon blog depuis le début, vous pourriez être déçu par le manque de matériel original. Mais au bout du compte, j'ai moi-même été surpris par cet assemblage. En mettant bout à bout ces billets de blog, j'ai découvert que ces fragments de vie racontaient une

histoire. L'histoire d'une vie. Pas particulièrement la mienne mais une vie où, je pense, nous nous retrouvons tous un petit peu. Une vie faite de rires et de larmes, d'amusement et de tristesse, d'observations et d'émotions. Au fond, un peu comme toutes les vies.

J'ai toujours été très pudique avec mes écrits. Écrire, c'est se dévoiler, se mettre à nu. Il faut de la confiance, de la complicité. Si vous me lisez aujourd'hui c'est que, quelque part, vous partagez mes émotions, vous êtes mes amis. Merci !

Chapitre

Le combat quotidien

Noir ! Au loin, une faible lueur semble briller. Loin, tellement loin. À des années-lumière. Je tente vainement de tendre mon bras mais l'étau se ressert autour de moi. Ma respiration s'accélère, tout mon être est emprisonné dans de reptiliens anneaux sauvages qui m'enserrent, me compressent.

— Rhaaaaa !

Je pousse un râle de violent désespoir, je me débats et finis par m'affaïsser, vaincu, replongeant dans les ténèbres apaisantes de l'oubli. Mon corps, paralysé, m'abandonne. Je flotte.

— Laisse-toi aller ! semble me murmurer une voix. Laisse-toi aller juste quelques minutes. Ta lutte t'a épuisé, respire doucement, de plus en plus doucement...

Une douce chaleur me pénètre, la lueur s'éloigne, je me sens si bien, je m'enfonce...

— Noooooooooon !

Dans un effort surhumain, j'ai bondi. D'une contorsion violente, je délivre mes bras et arrache en hurlant mon indomptable couette sauvage. Mes tempes bourdonnent, mes paupières papillonnent.

— Merde, je me suis rendormi, déjà huit heures ! Allez, une bonne tasse de café bien fort et zou...

Blottie dans un coin, humiliée, la couette ne s'avoue pas vaincue. Je la sens, je l'entends :

— Prends-moi dans tes bras, juste quelques minutes.

Pose ton visage contre moi. Quelques secondes seulement... Nous étions si bien tous les deux.

Une pointe de sueur perle sur mon front. Je me concentre, je dois résister jusque ce soir. Mon esprit dérive déjà. Résister. L'adrénaline ! Voilà la solution, l'adrénaline ! Je tourne la tête vers le réveil.

— Par toutes les galaxies, 8h27 ! Aaaaah ! Nom d'une pipe en écume !

— T'as le temps, tu ne dois pas être au boulot avant 8h30, me souffle la couette mais je ne l'écoute déjà plus. J'ai vaincu !

La brosse à dents dans une main, je saute un pied dans la (mauvaise) jambe du pantalon, l'autre dans une chaussette dépareillée tout en procédant à l'incantation de victoire rituelle :

— Une bonne tasse de café bien fort et zou...

Le 13 juillet 2009

This Page Intentionally Left Blank

J'avoue, c'est un peu facile. Il faut bien un début à tout. Tellement d'entre nous se retrouvent dans ce petit texte que je n'ai pas pu résister. Le sujet était trop tentant. Nous le vivons tous les jours et, pourtant, durant la journée, cela nous semble lointain, incongru. Ce soir, promis, je me couche tôt et je me lève tôt. Si si, promis juré.

Il est vrai que la mémoire humaine possède une étrange faculté : celle d'oublier ou de rendre négligeable les événements les plus traumatisants, les plus catastrophiques. Nous oublions vite ce que nous avons enduré et, parfois, cela nous conduit à minimiser la souffrance de ceux qui nous suivent.

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

Angoisse

Je respire un grand coup et regarde par la fenêtre. Les nuages poursuivent leur marche paisible dans l'océan azuré, les oiseaux chantent, une brise agite les grands bouleaux à la limite de mon champ de vision. Chaque arabesque dans le bois des poutres de mon plafond me semble soudain tellement passionnante, presque vivante. La nature semble si belle, si calme. « Prends-la en exemple ! » me dis-je en tentant vainement de contrôler les palpitations de ma poitrine.

Une idée géniale me vient. Ce serait super de la réaliser. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas. Après, oui après. Je

vais faire des grandes choses dans ma vie. Après. Après. Calme-toi.

Le grondement sourd d'un avion sur le point d'atterrir me parvient. Et s'il s'écrasait ? Et s'il tombait sur la maison ? Devant mes yeux les murs s'écroulent, les fenêtres explosent, je cours. Un tremblement de terre secoue le sol, comme si l'avion n'avait pas suffi ! Tout le voisinage tremble, les bâtiments s'abattent, des hurlements retentissent. La peau écorchée, je cours pour sauver ma vie, tout en demeurant étrangement calme. Les cadavres de mes voisins jonchent le sol et je tente de venir en aide aux survivants. Parmi les râles et les cris, je dégage un bras désarticulé. Je tombe, je me sens emportée...

J'ouvre les yeux. Par la fenêtre, j'aperçois l'avion continuer son chemin. Dommage. Mon estomac se tord en tout sens, mes mains tremblent. Et quand tout sera fini, je pourrai enfin faire tout ce dont j'ai envie.

Demain, je prendrai la route. Je me vois en train de conduire, stressé, les mains moites. La voiture devant moi freine trop vite. Je lui rentre dedans. Je sens ma tête projetée dans l'airbag. Second choc. La voiture derrière moi m'emboutit. Des millions de sons, de coups. Carambolage gigantesque. Malgré mes jambes cassées,

j'ai juste la force de ramper vers le bas-côté avant l'explosion générale du camion citerne qui était derrière. Autour de moi tombent des morceaux de chair brûlée, des membres déchiquetés. Je suis grièvement blessé. Mais vivant. Tellement vivant. Au loin une sirène retentit. Je peux fermer les yeux.

Sur mon bureau mes mains tapotent et tournent machinalement les pages, mes yeux lisent mais mon esprit ne le sait pas. Je sais bien que demain j'arriverai sans encombre à destination. Pas d'accident à redouter, tout se passera bien. Malheureusement.

Le soleil se couche. Déjà ? La nuit ! Ma dernière nuit ! Plus que 12h ! Je décomptais les jours et voici que je décompte les heures. Et je n'ai encore rien fait, rien... Mon estomac se révolte, le goût amer de la bile m'envahit, mon échine se glace.

Demain, j'ai examen.

This Page Intentionally Left Blank

Ce texte est dédié à celles et à ceux qui ont vécu le stress des examens, des mois de juin ensoleillés synonymes d'enfermement dans une chambre. Pour unique soutien, ils ne reçoivent que des « Moi aussi je suis passé par là, c'est pas la mort ».

Si, c'est la mort.

Avant un examen, je pouvais parfois être malade au point d'en vomir de stress. Aujourd'hui encore, des années après mes derniers examens, durant les mois de décembre et juin il m'arrive de rêver que j'ai examen le lendemain, que je n'ai pas étudié. Peut-être est-ce de cette manière que les examens

nous préparent à entrer dans le monde, à franchir cette invisible frontière entre l'innocence et la responsabilité.

Et lorsqu'il est confronté à l'angoisse, lorsqu'il a l'impression de ne plus avoir le contrôle, la tendance est forte pour l'humain de céder à l'irrationnel, de remettre son destin entre les mains d'une quelconque transcendance...

Chapitre

Prière

Parfois, la nuit, j'ai peur.

J'entends les branches craquer, des millions d'insectes purulents grouillent autour de moi, des monstres hurlent dans l'obscurité, des fantômes me frôlent, me glacent. Un monde mystérieux et hostile m'entoure. J'ai peur.

Qui pourrait me rassurer ? Qui puis-je implorer ? Je suis seul...

Alors je lève les yeux vers les étoiles, ces gigantesques boules de gaz qui se consomment dans l'infini du vide. Je pense à la terre, minuscule, sur laquelle je me tiens et qui tourne vainement dans le néant le plus abrupt. Sur cette planète, je touche les arbres, les feuilles. Chacun est composé d'un million d'atomes, d'un milliard de particules issues de processus complexes qui ont mené à la vie. Soudain, il n'y a plus de mystère, plus de bien, plus de mal, plus de jugement, plus de peur, plus de crainte. Il n'y a que le fruit d'un milliard de hasards dans un univers parmi des millions. Et sur une fraction infime d'espace, après un temps infiniment long, il n'y a plus que moi, seul avec mon angoisse au milieu de l'infini, poussière parmi les poussières, minuscule parmi les atomes.

Je pense à l'univers et au vide qui m'entoure, au néant d'où je suis issu et qui m'attend dans si peu de temps.

Alors, les ombres se rétractent, les dieux et les spectres disparaissent, les superstitions s'évanouissent, les rites et les craintes se ridiculisent.

Je me retourne et m'endors paisiblement, émerveillé, rassuré, le sourire aux lèvres.

Parfois, la nuit, je parle aux étoiles...

Le 3 juillet 2007

This Page Intentionally Left Blank

Heureusement, les examens ont une fin. Alors que tout est joué, que notre sort est entre les mains des correcteurs, de vieux réflexes animaux maintiennent notre corps en état de stress.

Ce qui est particulièrement étonnant c'est de voir à quel point la réussite d'un examen nous semble primordiale. Échouer serait une catastrophe absolue, la destruction de toute notre vie. Rien ne compte plus que d'obtenir un diplôme.

Il faut parfois des années avant de relativiser...

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

La proclamation

— On peut venir assister ?

— Non !

Ma décision était ferme et sans appel. Je savais ce que représentait cette journée pour mes parents mais je voulais rester seul. Des années de privations, d'économies pour que leur fils unique ne manque de rien et puisse étudier dans les meilleures conditions. Je leur étais très reconnaissant, ce titre je leur devais et j'en étais conscient. Mais cette proclamation solen-

nelle, je voulais la vivre seul, isolé. Je sentais le souffle familier du stress monter doucement, établir calmement ses quartiers dans mon estomac. Certes, ce n'était qu'une gêne, une simple sensation, mais je savais ce que cela signifiait pour les heures et les minutes à venir.

J'ai toujours eu horreur de ces proclamations où l'on guette son nom avec espoir. Et puis, au fur et à mesure, l'espoir diminue, on veut y croire mais on sait bien que l'on aurait dû être cité avant, bien avant. Si on a la chance d'être cité, on a peur d'avoir mal entendu, on se tourne pour chercher un regard rassurant auprès de son voisin : « Oui, c'est bien toi qu'on a cité, félicitations ! ». Tout simplement ignoble. J'en fais parfois des cauchemars la nuit.

Je pris une profonde inspiration, fermai les yeux quelques secondes et introduit la clé dans le démarreur de la voiture. Je tournai un coup, deux coups.

— Non, pas aujourd'hui, pas la batterie.

Je serrai les dents et ressortit en criant à mon père d'amener ses pinces et sa voiture. Comme si le stress actuel ne me suffisait pas.

Au bout d'un quart d'heure, le vrombissement du moteur se fit entendre et je partis en trombe. Du moins jusqu'au coin de la rue. Devant moi, sur la route à une

bande, un tracteur avançait calmement en remorquant un convoi de foin.

— Nom d'une pipe, je les aurais tous eu !

Quand je pus enfin doubler l'engin, c'est avec inquiétude que je consultai ma montre. Il n'était plus question d'être à temps pour le début de la proclamation. Et si j'arrivais pendant le discours de clôture, comment savoir si j'avais déjà été cité ou pas ? Quel stress affreux ! Ce système de proclamer les nouveaux docteurs et de ne pas citer ceux ayant échoué est absolument éprouvant. Et ce foutu Numerus Clausus qui intervenait après 7 ans d'études. Ne pas être cité signifiait donc non seulement l'échec d'une année mais aussi l'interdiction de se représenter. Certes, on pouvait éventuellement tenter la passerelle vers la dentisterie ou la médecine vétérinaire, mais cela revenait malgré tout à mettre un paquet d'années à la poubelle. Système de merde. Études de merde. Tant pis, si j'échoue, je pars comme mercenaire en Angola. Marre.

Normalement, je devrais être proclamé. Il n'y a pas de raison. J'ai toujours été parmi les meilleurs, les plus assidus, les plus travailleurs. Mes parents méritent bien ça. Ils ne veulent pas le montrer ni se l'avouer, mais je sais qu'ils sont inquiets. Très inquiets. Mon père est sous calmants depuis le début de ma dernière session

d'examens. Ils ont tout fait pour que leur fils soit proclamé docteur. Rien que pour ça, je me dois de réussir. Et puis, j'ai tout donné pour ces études. Sauf cette année, la plus importante. Ras-le-bol, la motivation n'était plus là. Les stages étaient bien plus passionnants que les examens théoriques. Plus moyen d'étudier, j'ai perdu la main. Pourvu que cela me coûte pas ce foutu diplôme...

Un coup d'oeil à ma montre : la proclamation va commencer. Je le sais, il n'ont jamais de retard pour ce genre de choses. Avec tous les préliminaires académiques, le discours que tout le monde est trop stressé pour écouter et un coup de pouce de l'ordre alphabétique, je serai juste à temps pour entendre les « z ». Enfin le « z », je suis le seul. Arthur Zanelli. Je crois que je n'aurais jamais été aussi heureux d'entendre mon nom en dernier !

Le président du jury monta solennellement sur l'estrade vêtu de sa toge académique.

— Mesdames et Messieurs, avant de passer à la proclamation des résultats et des la remise des titres de Docteurs, je tiens à rappeler brièvement les devoirs d'un médecin et les défis auxquels vont être confrontés les nouveaux médecins dans la société actuelle...

Argh, le stress me noue la gorge, je tousse, je sens la bile remonter dans mon oesophage, je vais vomir. Mes mains moites glissent sur le volant. Je suis en conduite automatique sur cette route parcourue des milliers de fois en 7 ans. Je souffle, je souffle. Ma déglutition est difficile. Ce n'est qu'une proclamation après tout !

La voiture semble vibrer. Pourtant je n'ai pas pris le tournant trop vite, c'est bizarre. Je sens mes roues arrières perdre de l'adhérence. C'est étonnant, il n'a pas plu. Mais, mais... l'arrière chasse, je risque le tête-à-queue ! Instinctivement, je contrebraque, comme je l'ai vu faire dans les films, l'arrière repart dans l'autre sens, la route descend, réaccélérer pour regagner de l'adhérence. La pente. La voiture est perpendiculaire à la pente. Il faut que j'évite le tête-à-queue. Si jamais j'ai un accident, je serai en retard à coup sûr !

— Je vous remercie de votre attention. Maintenant, je vous prie de vous lever et de vous découvrir, nous allons passer à la proclamation.

J'ai contrebraqué trop tard, la voiture tourne, derrière moi, un camion arrive. Je suis à contresens, le chauffeur m'a vu, il freine, ma voiture tourne, je dois la diriger vers le bas-côté, je vais être en retard. Est-ce que je vais être proclamé ?

— Au nom des pouvoirs qui me sont conférés, je déclare ouverte la session de proclamation des Docteurs en médecine de l'université. Messieurs Allebois Charles, Amaury Jean, Mademoiselle Bardon Émilie...

Je donne un coup d'accélérateur pour tenter de mettre la voiture presque immobilisée à l'arrêt sur la seconde bande. Sinon, le camion n'aura pas la place pour s'arrêter. Il s'est écoulé près de 10 secondes depuis ma perte de contrôle, ma voiture a fait un tour et demi et pourtant j'ai l'impression d'avoir fait des dizaines de tours pendant des heures. Le camion freine, je vois la grimace du chauffeur, je suis extraordinairement calme. Un coup d'accélérateur et je suis sur la bande de gauche, j'évite le camion de justesse et je suis à l'heure pour la proclamation. Mais le second camion qui double le premier ne freine pas du tout lui. Il ne m'avait pas vu. Je vois tous les détails du radiateur. Là, c'est certain, je vais devoir aller au secrétariat pour savoir si j'ai été proclamé. Je suis en retard, le stress n'est pas près de finir. Le choc fait un bruit auquel je ne m'attendais pas. Un goût de sang et de métal envahit ma bouche. Je déglutis bizarrement. Ai-je hurlé ? Le choc continue. Soudain, je ne vois plus rien.

— Mesdemoiselles Charlebois Céline, De Bossu Séverine, Monsieur De La Vallée Jérôme, Mademoiselle Dubois Charline...

Je vois toujours le noir. Partout le noir. Une sirène hurle. Sans doute l'ambulance. Que vont dire mes parents si je ne suis pas proclamé ? J'essaie de parler mais où est ma bouche ? Je pense très fort : « Dîtes à mes parents que je vais d'abord au secrétariat et que je les appelle ensuite ». M'a-t-on entendu ? C'est bizarre, mais je ne sens plus trop le stress. En fait, je ne sens plus trop mon corps. Suis-je à l'envers ? Je ne sens plus le noeud de mon estomac. Je ne sens plus rien.

— ... ainsi que Monsieur Arthur Zanelli sont élevés au titre de Docteur en médecine. Ceci clôture la session de proclamation des Docteurs en Médecine. Je vous remercie. Un tonnerre d'applaudissement envahit la salle. Des visages souriants s'embrassaient, exultaient. D'autres regardaient le sol fixement, se frottant les mains nerveusement, l'oeil humide.

Je suis bien, merveilleusement bien là. Je devrais stresser mais ça fait tellement du bien. J'avais oublié ce que ça faisait de ne pas stresser. Il suffit de se laisser aller, doucement... Tout doucement...

DZZZ DZZZ DZZZ

— Il a un GSM qui sonne dans sa poche, arrête-moi ça, c'est affreux !

— Je vais le couper. C'est un sms qui dit simplement « Alors ? » et c'est signé « Maman ».

— Il ne risque pas de répondre, il n'y a plus rien à faire. Pauvre femme, quand elle va apprendre...

L'ambulancier jeta un drap sur le corps ensanglanté et alla éteindre la sirène qui continuait son lancinant vacarme.

Le 9 septembre 2006

L'inspiration de cette histoire est évidente pour toute personne ayant eu à attendre la proclamation de ses résultats. Lorsque j'ai été élevé au titre d'ingénieur, j'ai d'ailleurs connu une bouffée d'angoisse. En Belgique, l'obtention officielle d'un titre se fait de manière orale et par ordre alphabétique, comme décrit dans le texte. Mais le professeur chargé de proclamer oublia mon nom. Mon visage devint blanc, mon ami Bertrand qui était à mes côtés m'a serré le bras en signe de soutien. Puis, clôturant la proclamation, le professeur revint en arrière dans ses feuilles et ajouta : « J'oubliais Lionel Dricot ».

Quelques jours plus tard, alors que le stress était retombé, ma voiture dérapa sur une flaque d'huile alors que je mon-

tais sur l'autoroute et se lança dans un tête à queue. Je réussis à rattraper le véhicule et à le jeter sur le bas-côté, dans l'herbe. Lorsque je revins chez moi, je tremblais encore d'émotion et j'écrivis « La proclamation ».

Involontairement, cette nouvelle a trouvé un écho particulier auprès d'une partie de ma famille. Aussi, rétrospectivement, je tiens à dédier ce texte à mon cousin Thomas, étudiant, disparu dans un accident de voiture, ainsi qu'à son frère et à ses sœurs.

Chapitre

La vie est trop courte

Les pessimistes disent que la vie est une épreuve. Les optimistes, au contraire, soutiennent que tous les bonheurs valent bien quelques petits problèmes de temps en temps. Moi je maintiens que la vie est simplement deux fois trop courte.

Déjà vingt-huit ans ! Le temps passe et il me reste tant à vivre, tant à apprécier. Tant de tant mais si peu de temps. Regarder un paysage et souhaiter que cette seconde dure l'éternité. Ou souhaiter que l'éternité ne

dure que cette seconde, je ne sais pas. J'aime la vie. J'aime sentir le vent souffler sur mon visage. Voir son sourire envahir la pièce au rythme des remugles enivrants de son parfum capiteux. Fermer les yeux, respirer. Me blotir en pensées dans ses grands bras confortables. Le monde est beau et je l'aime.

Un rayon de soleil vient frapper ma fenêtre crasseuse et berce les chants d'oiseaux qui me parviennent de l'arbre, l'unique arbre que je puisse voir depuis ma chambre. Je me sens joyeux, chaque bouffée d'oxygène est comme une gorgée du plus pétillant des champagnes. Lorsque je me laisse un peu aller, lorsque les noirs cafards viennent tisser leur cocon dans les méandres de mon désespoir, une gorgée d'eau me rappelle immédiatement les délices de l'existence. J'aime l'existence. J'ai épousé la vie et nous voilà unis jusqu'à la mort. Logique non ?

J'aime regarder les étoiles briller dans le ciel le soir, j'aime le bruit des chutes d'eau perdues au fond des forêts équatoriales. J'aime le crépitement du feu de bois comme j'aime entendre les premiers accords de Smoke On The Water sur une vieille radio dans un bar perdu au bout du monde, enfin juste un peu avant, au fond sur la gauche.

Quelques fourmis disputent une miette de pain aux mésanges charbonnières. J'aime les mésanges. Elles sont belles. J'aime regarder les fourmis aussi, c'est passionnant. Un brin d'herbe, c'est l'univers. On peut passer sa vie à le contempler, à l'étudier avant de se rendre compte qu'il y a une deuxième face. Encore mieux ! Encore plus de choses. C'est génial la vie, non ?

Oui, j'aime la vie.

– Bonjour Alex. Je viens t'apporter ton repas. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

Ça c'est Betty. Elle est très gentille et plutôt bien roulée. Si vous voyez ce que je veux dire. Je lui réponds comme toujours depuis six ans par un borborygme que j'espère expressif.

– Beeeeeeeeeeeeeeee.....

Je l'entends venir derrière moi. Elle fait pivoter le fauteuil sur lui-même. La fenêtre disparaît de mon champ de vision mais j'y gagne. Betty dans sa blouse de travail, croyez moi, c'est autre chose que les mésanges.

— Oh Alex, tu baves, fait-elle d'un air contrit.

— Beeeeeeeeeeeeeeee.....

Oui, je bave. Tu pourrais aussi me redresser la tête Betty chérie ? Elle a glissé ce matin et je ne vois plus que la moitié de la fenêtre.

— Attends, je vais t'essuyer ça avant de te donner à manger.

Elle sort son mouchoir et se penche pour essuyer le coin pendant de ma mâchoire. Pendant qu'elle s'occupe de moi, mon regard plonge dans une seconde d'éternité absolue, l'archétype même de la félicité béate : l'illustre décolleté de Betty.

— Beeeeeeeeeeeeeeee.....

La vie est belle. J'aime la vie.

Lillois, le 17 mars 2009.

Ce jour-là, je revenais chez moi en voiture alors que je venais d'apprendre le suicide d'une connaissance et de consoler ses amis.

J'ai eu envie d'écrire, de résister face à ce genre de drames. Alors que je roulais, l'histoire est venue naturellement et s'est imposée dans mon esprit. Arrivé devant mon ordinateur, je n'ai eu qu'à la coucher dans Pyroom. Une histoire que je trouve drôle, une sorte de pieds de nez au malheur et à la mort. J'aime bien cette histoire et je la dédie à toutes les personnes qui, en dépit de leur handicap, croquent la vie à pleines dents.

Mais la vie continue. Une fois les examens terminés, les proclamations achevées, place à l'été et à son cortège de drames. Les esprits s'échauffent et il n'est pas rare de voir une recrudescence de crimes de sang...

Chapitre

Meurtre dans la nuit

Lentement, je sens l'adrénaline refluer, mes muscles se détendre. Tout en contemplant le sang qui s'étale sur le mur, mon visage se crispe en un rictus nerveux. J'ai vaincu. J'ai tué.

J'admire mon œuvre. Le cadavre affreusement mutilé gît à mes pieds. Certains membres ont même été arrachés, l'abdomen semble avoir explosé, répandant viscères et fluides.

Naïvement, on pourrait croire que j'éprouverais du remords ou du dégoût. Au contraire, la mort fascine, captive. Je ne peux détacher les yeux de ce corps qui, il y a quelques secondes à peine, abritait la vie. J'exulte, je jouis de ces répugnants instants où le sang de ma victime se mélange au mien dans le creux de ma main.

M'arrachant à la jouissive contemplation, je tente de me reprendre. Il faut nettoyer tout cela. Faire disparaître les traces. Regagner innocemment mon lit. Mais rien ne peut effacer cette satisfaction sadique qui orne le coin de mes lèvres, cette saveur d'une aube triomphante après une longue nuit de lutte acharnée.

Le voilà mort, enfin ! Écrasé, atomisé. Saleté de moustique !

Lillois, 12 juillet 2011

Chapitre

Palavas les bains de pieds

Il est 7h.

Il est 7h, les retardataires reviennent de la plage, la peau brûlée par le sel et les embruns, les sandales crissantes de sable sur le macadam du trottoir, qui un ballon gonflable sous le bras, qui un matelas pneumatique, un parasol ou le dernier Mary Higgins Clark.

Slick. Slick. Le couinement des tatanes rythme le pas de la petite armée en slips de bain et casquettes aux couleurs d'écuries de formule 1. Dans le lointain, le chuinement ininterrompu des douches se mêle aux senteurs de jasmin, de gasoil et de crème solaire refroidie.

Le bar commence à se remplir. Un cocktail orné d'un parasol en carton à la main, chacun affiche un visage rouge vif surmontant un t-shirt trop étroit, les cheveux encore collés par la douche. Les enfants, vêtus de vareuses de football et les cheveux dressés par le gel, se poursuivent en riant au milieu des blagues grasses et des jeux apéritifs. Gérard, éternel bout-en-train, fait rire l'assemblée en se lançant dans une imitation du maître nageur, deux cacahouètes dans les narines et des carottes râpées dans les oreilles. Sacré Gérard. Chaque année la même chose. Et dire que, durant le reste de l'année, il est contrôleur des contributions.

Quelques adolescents, l'air blasé et entendu, font semblant de flirter sur les transats de la piscine et se donnent des conseils à propos de la vie sexuelle qu'ils n'ont pas encore. D'un oeil faussement distrait, ils lorgnent vers la discothèque où, ce soir, ils espèrent bien conclure avant l'heure limite imposée par maman.

L'atmosphère embaume un florilège d'eaux de toilette, les grillons se mettent à chanter. Dans les parterres, les lampes se sont allumées et les arroseurs automatiques emplissent l'air de leur staccato. Quelques couples d'habitues ont déjà pris possession des chaises en plastique les mieux situées pour assister à la soirée danses folkloriques. La même soirée à laquelle ils assistent chaque année depuis les 17 ans qu'ils viennent en vacances ici. Ensemble, ils critiquent la propreté, l'organisation et les autres clients, tombant tous d'accord que ce n'est plus pareil, qu'avant mon bon monsieur, on ne se serait pas permis tout ça !

Sur le terrain de pétanque, le gros Marcel est encore torse nu, dégoulinant de sueur. Acharné, il continue à s'entraîner pour le tournoi de demain, évaluant d'un air professionnel et connaisseur les boules et la consistance du terrain. Son ventre proéminent cache son mini short poussiéreux. C'est vulgaire, choquant.

Certes, il y a moins d'une heure, tout ce petit monde se trémoussait avec un minuscule triangle de tissu pour tout vêtement mais là il est 7h. Il est 7h et tout le monde arbore fièrement sa chemise hawaïenne et son pantalon en skaï.

Il est 7h, le camping s'éveille.

Waterloo, le 18 août 2007

Ce texte est né lors d'un passage à Palavas-les-flots, dans le sud de la France. Mon carnet en main, j'observais, notant distraitement ce que j'observais autour de moi.

Les notes, agrégées aux souvenirs de mon enfance, ont fini par former une caricature gentille de cette période tellement particulière de l'année que sont les vacances. On oublie souvent à quel point les vacances sont, pour les enfants, une épreuve émotionnelle. Les premiers jours, les enfants doivent s'intégrer dans un milieu qu'ils ne connaissent pas, rempli d'inconnus. Et, à peine habitués, les amitiés à peine nouées, il est temps de repartir, d'abandonner.

Enfant, je collectais les adresses de mes camarades de vacances. J'ai même correspondu, par lettres papiers, avec une amie grecque et un ami hollandais. J'ai même été quelques fois en visite chez des amis de vacances qui habitaient la même région que moi. Mais, au final, ils ont tous disparu dans le tourbillon de la vie...

Chapitre

Adieu

Dans un bruissement de liquide, mon corps s'extirpe une dernière fois de l'eau translucide. Mes mains mouillées supportent sans peine la chaleur de l'échelle métallique brûlée par le soleil. Je pousse un soupir. Une dernière fois. Si seulement je pouvais prolonger cet instant. Rester une heure de plus seulement. Dieu, je vous en supplie, arrêtez le temps !

D'un regard je contemple les margelles, les palmiers, le bar, à présent si familiers. Une dernière fois.

J'attrape ma serviette reposant sur une valise entre deux transats. En m'essuyant je constate avec satisfaction la couleur sombre aux reflets dorés de mes bras. Le maillot mouillé me colle aux jambes mais je dois me sécher. Il ne me reste plus qu'une demi-heure pour sécher. Je me dirige vers les toilettes du bar pour me changer, j'ai déjà remis la clé de mon bungalow. Mon bungalow, mon bungalow à moi et à moi seul, fidèle complice de ces deux semaines de luxure, de fêtes et de grasses matinées. Mon bon vieux bungalow que j'aperçois déjà envahi par un couple d'Allemands. Tu vas me manquer. Si seulement je pouvais rester un peu plus longtemps, juste quelques instants près de toi. N'y a-t-il donc point de dieu pour réaliser un miracle ? un petit et court miracle ?

Je reviens vers la piscine. J'ai perdu l'habitude des habits européens. Le pantalon long est lourd et raide contre mes mollets brûlés au sel, au chlore et aux coups de soleil. Benoît et Nina, un couple de Français très sympathique, me font un sourire nerveux. Ils savent que, demain, leur tour viendra. Karolijn, une pétillante hollandaise, se joint aux adieux. Nous avons échangé nos adresses, nos téléphones. Nous nous sommes promis de passer l'un chez l'autre, mutuellement juré des serments au nom d'une amitié plus forte que ce que nous n'avions jamais connu. Mais, au fond

de nous, nous savons que les petits papiers griffonnés se perdent, que nous n'avons déjà plus rien à nous dire, qu'une éventuelle retrouvaille un matin pluvieux de novembre révélerait des personnes pressées, grises, emmitouflées dans de gros manteaux et qui se marmonneraient un « on s'appelle un de ces quatre » sans conviction.

Nous le savons tous mais nous sourions car nous avons partagé des moments inoubliables. Les parties de volley, les soirées danses folkloriques, le bikini de Karolijn (et surtout ce qu'il y a en dessous, croyez-moi !). Je ne suis pas encore parti que déjà mes amis de vacances sont des souvenirs. Mon regard se perd sur le ciel désespérément dépourvu de nuage : dieu, fais-moi rester s'il te plaît !

Le vieil autobus arrive dans une odeur d'essence, de poussière et de transpiration. Le chauffeur, abrité derrière de grosses lunettes de soleil et une épaisse moustache, attrape ma valise et me fait monter sans égard à l'émotion du moment. Je m'assieds. Karolijn me fait au revoir de la main, Benoit et Nina sourient. Une étrange boule se forme au fond de ma gorge, mon sinus se plisse. Je tente de sourire mais sans conviction. De mon point de vue plongeant depuis le car, éclairé par le soleil de cette fin d'après-midi, Karolijn me semble sou-

dain plus belle qu'elle ne l'a jamais été. Dieu que cette femme est magnifique, arrête le temps tout de suite, je descends.

Je déglutis avec peine et envoie un baiser furtif au moment où la carlingue de l'engin se met à vibrer sous les assauts du moteur. J'ai redescendu sur mon nez les lunettes de soleil qui ornaient mes cheveux.

Durant tout le trajet je contemple le paysage qui défile sous mes yeux. Le dépaysement qui m'avait saisi à mon arrivée me semble maintenant habituel. En entrant dans l'aéroport surchauffé où l'air moite est vainement agité par de gros ventilateurs fanés, je suis traversé par une inquiétude. Moi qui me plaignais de la chaleur à mon arrivée, vais-je supporter le retour sous un ciel où le gris n'est percé que par les gouttes de pluie, le ciel se fondant dans un délicieux assortiment avec le trottoir, la rigole et la route ? Du gris et de la flotte ? Pitié seigneur, pitié ! Je t'en prie, exauce ma prière. Garde-moi encore un peu ici.

La grosse dame en débardeur jaune vif qui me précède dans la file pour l'enregistrement des bagages me prend soudain à témoin :

— C'est quand même scandaleux, vous ne trouvez pas ? Et par contre, pour ça ils ont de l'argent !

Je ne sais pas de quoi elle parle mais j'acquiesce silencieusement d'un distrait mouvement de tête. Je ne bronche pas plus lorsqu'elle tente d'expliquer en petit nègre à l'employé du comptoir que son petit-fils a perdu son passeport.

Le portique et la fouille intégrale révèlent que mon pantalon est pourvu d'une fermeture métallique faisant de moi un pirate de l'air potentiel. Et pourtant, je continue à sourire en m'asseyant sur le vieux banc en plastique à côté d'une échoppe proposant des tranches de mie de pain sous plastique. Je ne peux que penser à ce qui m'attend à quelques heures de vol d'ici : du gris et de la flotte, des embouteillages, des injures, des voisins de train qui n'accordent pas une seconde de leur précieux regard.

Ah mon dieu ! Je t'en supplie ! Dieu, écoute ma prière !

Et soudain, une voix caverneuse surgie de nulle part retentit. Forte, puissante, elle envahit l'espace. Je ne comprends pas bien mais oui ! c'est bien à moi qu'elle s'adresse :

— Mesdames et Messieurs, nous sommes au regret de vous annoncer que pour des raisons techniques l'avion XC-747 aura deux heures de retard.

Juillet 2006

Ce texte est dédié à tous les Benoît, Nina et Karolijn, ces dizaines de visages qui s'effacent chaque jour de ma mémoire mais qui, durant une semaine ou deux, ont partagé avec moi des moments d'intense bonheur.

J'ai beau avoir tenté de nouer des liens, de conserver les contacts, rien n'y fait. La triste entropie de la vie a pris le dessus. Prenant conscience de cela, j'ai décidé de regarder la vérité en face et de refuser d'échanger mon adresse avec mes amis de vacances. Cruel mais réaliste. Car une fois les vacances finies, il est temps de passer aux choses sérieuses.

Nous vivons tous dans un cycle travail-vacances qui nous paraît sans fin. Mais si le temps nous était compté ? Et

si chaque seconde qui s'écoulait était éventuellement la dernière ?

Chapitre

Derniers instants

Tic, tac, tic, tac...

Les yeux fermés, j'entends les secondes s'égrener
comme les grains de sable d'un monstrueux sablier.
Mon esprit effiloche à grand'peine les dernières
brumes d'un sommeil agité.

Tic...

Je n'ai encore rien entendu mais je le sens qui arrive, je le devine sans oser me l'avouer.

Tac...

Chaque seconde, chaque atome d'instant me rapproche un peu plus de l'inéluctable. Je l'ai toujours su et pourtant cela me semblait tellement loin, tellement irréel.

Tic...

J'ai entendu les pas dans le couloir. Cette fois-ci, ça y est, c'est pour moi. Je ne pourrai plus y échapper. Je me blottine en position fœtale comme pour me protéger, mes doigts s'agrippent à la couverture, imprimant la marque de mes ongles dans ma chair.

Le pas s'arrête, hésite un instant. Le souffle coupé, je guette le moindre changement, le moindre bruit. Et si ce n'était pas mon tour ? Et si j'avais encore quelques minutes de sursis ? Rien que quelques minutes !

La porte s'ouvre brusquement dans un fracas qui me semble assourdissant. Un rai de lumière blanche se pose sur mon visage et m'éblouit malgré mes paupières closes. Les pas s'approchent de mon lit, je retiens ma respiration, tétanisé.

Comme venu du fin fond de l'éternité, j'entends alors le si célèbre mais tant redouté :

— C'est l'heure !

Dans un dernier sursaut d'orgueil, je tente de résister, de retarder l'échéance fatale en arrachant quelques frêles moments de désespoir.

— Mmmm, encore 5 minutes...

— Non, debout, tu vas être en retard à l'école !

Le 29 octobre 2007

This Page Intentionally Left Blank

Une fois rentrés de vacances, nous pensons nous replonger dans le train-train quotidien, dans l'habitude. Mais pour certains, il n'y a pas de routine. Chaque pas est un danger permanent. Chaque seconde est une victoire. Et je ne parle pas des profiteurs, des exploiters, de tous ceux qui viennent menacer notre petit confort.

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

Damned, l'm repéré !

Nerveusement, je jette un œil autour de moi. Personne à droite. Personne à gauche. D'un bond félin je sors de la boutique et me glisse dans l'ombre d'un immeuble. J'ai le souffle court, la respiration saccadée. Il ne faut pas qu'on me voie.

Je regrette à présent. C'était une folie. Jamais je n'aurais dû. Je le sentais. Mais j'ai cédé et le résultat est là. Je dois à présent en subir les conséquences.

Je m'avance lentement en rasant les murs. Je tressaille soudain. Un couple ! Je ne les avais pas entendu venir. J'ai juste le temps de me cacher derrière une poubelle. Mon cœur bat la chamade, j'ai le souffle coupé. Ils ne m'ont pas vu. Heureusement.

Il faudra sans doute que je reste caché quelque temps. Mais tout d'abord, il faut que j'arrive à rentrer chez moi. Je vais éviter les rues fréquentées. Je regrette. Je n'aurais pas dû. Et pourtant, à chaque fois c'est pareil, j'aurais dû m'en douter.

Un carrefour. Plus question de me cacher. Il faut que je traverse. Je prends l'air le plus dégagé possible, je prends garde à ne pas fixer les automobilistes. Je suis sûr qu'ils doivent se poser des questions, je suis sûr que tout le monde me remarque, me dévisage. Mais si personne ne me reconnaît, j'ai peut-être une chance. J'aurais dû prendre un chapeau et des lunettes noires pour me camoufler un minimum.

Je suis dans ma rue. Encore une centaine de mètres et je serai à l'abri. La délivrance, la sécurité. Comme chaque fois en pareille circonstance, j'ai prévu des provisions en quantité, histoire de pouvoir rester enfermé à l'intérieur durant plusieurs semaines. Je suis presque chez moi, je marche d'un pas rapide, je cours presque,

c'est la partie la plus dangereuse. Ici, tout le monde me connaît...

Soudain, une main se pose sur mon épaule. Mon corps se fige. Un frisson me parcourt. Mes jambes s'effondrent sous moi tandis qu'une voix glaciale me vrille les oreilles :

— Salut Lionel ! Tiens, tu as été chez le coiffeur ?

Le 20 octobre 2007

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

J'irai pisser sur votre moquette

Si vous deviez me décrire en deux mots, nul doute que fourbe et profiteur vous viendraient spontanément à la bouche. Paresseux, parasite et inutile suivraient de près. Et j'en suis fier. J'en ai même fait mon mode de vie.

Ma technique est simple mais éprouvée. Je croise un inconnu dans la rue à l'air affable. Tenez, prenez ce jeune

homme à l'allure dynamique. Il s'appelle Jean, c'est ma prochaine victime. Il ne se doute encore de rien mais j'irai dormir dans le lit de sa femme tout en vidant son frigo.

Au premier abord, je fais le numéro du sympa-sociable, les circonstances m'ont conduit dans la rue, où j'ère sans but précis, mais je ne me plains pas, je ne quémande rien, au contraire, je refuse tout geste de pitié trop ostentatoire. J'ai ma fierté.

Lorsque Jean se propose de m'emmener manger à la maison, juste pour la soirée, je fais d'abord mine de ne pas être intéressé. Mais mes yeux acquiescent et Jean, en rigolant, insiste, me forçant presque à le suivre. Inutile de vous dire que c'est ce que j'attendais mais la victime doit croire qu'elle a l'initiative, c'est primordial.

Martine, la femme de Jean, n'est que moyennement contente de cet imprévu. Qu'à cela ne tienne, je fais mon charmeur, je séduis tout en ayant l'air de ne pas vouloir déranger. Je fais également un peu le pitre pour la dérider.

Et ça marche. Avant la fin de la soirée, elle discutera avec moi plus qu'avec Jean lui-même, ce dernier étant parfaitement inconscient du destin de proie que je lui

réserve. De manière indirecte, je fais comprendre que je n'ai nul part où aller. Jean et Martine n'ont pas le cœur de me renvoyer seul dans le froid de la nuit. Ils se proposent donc de m'héberger, juste pour une nuit. Tandis que je m'installe confortablement sur le sofa, j'entends Martine descendre l'escalier. Elle est en déshabillé, prête à aller au lit.

— « Bonne nuit ! » me lance-t-elle avec un sourire innocent avant de remonter dare-dare dans sa chambre.

Je ricane. Je n'ai même pas eu besoin de répondre. Une seule soirée me suffit. Homme ou femme, nul ne me résiste. Je suis comme ça moi.

Bien entendu, le « seulement pour une nuit » se prolongera. Je commencerai doucement à faire comprendre mes goûts précis, envoyant Jean au supermarché afin de m'acheter ce que je souhaite. Lorsqu'elle rentre du travail, Martine a à peine un regard pour Jean. Elle se rue à l'intérieur pour voir comment je vais. Pendant ce temps-là, je me prélasser sur le canapé, je me balade un peu. Avec mon air faussement négligent, j'ai pris soin de casser quelques bibelots auxquels ils tenaient beaucoup, par pure cruauté.

Lorsque Jean partit quelques jours dans sa famille à l'étranger, je n'hésitai pas: je me glissai une nuit dans le lit de Martine, sans même lui demander, sans même m'annoncer. Elle prit un air faussement surpris mais je sais qu'elle n'attendait que cela. Elles sont toutes les mêmes. Jean nous a surpris en rentrant plus tôt. Cela ne lui a pas plu. Il m'a dit qu'il m'avait sorti de la rue, qu'il n'acceptait pas cela.

Par méchanceté, j'ai répondu en déféquant sur la moquette du salon. Il a pu tout nettoyer. Il n'était vraiment pas content mais Martine a fini par le convaincre de me garder et d'exercer le moindre de mes désirs.

Il faut dire qu'ils sont vraiment bien mes deux esclaves. Je dors dans leur lit, ils me nourrissent, nettoient sans que je n'aie besoin de faire attention à rien. Quoi que je fasse, ils me regardent avec un air attendri et me trouvent adorable. Même au milieu de la nuit, il suffit que je me mette à miauler pour qu'ils s'enquièrent immédiatement de mes besoins.

Des esclaves aussi dociles, c'est rare. Je vais les garder encore quelques temps.

Le 28 octobre 2011

Chapitre

Vengeance

J'entend des pas qui se dirige vers ici. Quelqu'un se rapproche. Qui ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais il va payer. Il va connaître à son tour la douleur et la souffrance.

Il va payer pour la frustration accumulée toutes ces fois où, à la toute dernière extrémité, je croyais atteindre la délivrance pour trouver une porte désespérément close. Pour toutes ces humiliations, toutes ces supplications auxquelles j'ai dû parfois me rabaisser afin d'obtenir un minimum d'humanité, implorant la charité, priant la compassion.

Il est tout prêt maintenant, plus de doute. J'en ricane d'avance. J'entend sa respiration pressante, je perçois son impatience. Il saisit la poignée de la porte et l'enfonce une fois, deux fois. Il s'agite. Trois fois. Comme si cela allait miraculeusement changer quelque chose. De l'autre côté de la cloison, j'imagine parfaitement son visage se défaire, son regard prendre soudainement une expression inquiète.

Qui que ce soit, il payera pour tous les autres.

Intérieurement, je pars d'un grand rire sardonique et jouissif. Je lance alors, teinté de fausse nonchalance, un caverneux :

— Occupé !

Et me replonge avec délectation dans la lecture de ma bande-dessinée.

Louvain-la-Neuve, le 2 février 2006

Chapitre

Une journée sans...

C'est décidé, aujourd'hui je passe une journée sans. Une journée d'abstinence. Aujourd'hui, je me prends en main.

Le réveil sonne. Machinalement, j'enfile mes lunettes et tends le bras... Non ! Pas aujourd'hui, je serai fort ! Une journée entière sans y toucher !

Je me lève et me dirige vers mon lavabo. Une grande silhouette maigrichonne à la peau blanche m'accueille

dans le miroir. Et si j'en profitais pour faire du sport ? Ce serait une bonne idée ça le sport ! Mais quel sport choisir ? Me raser ! Ça c'est du sport ! Je ressors mon vieux rasoir. Depuis des semaines, il rouille sur l'étagère. Mmmm... Ce serait quand même pousser le bouchon un peu loin. Je décide d'abandonner pour aujourd'hui. Un vice à la fois. Comme tous les matins je me coiffe en passant rapidement mes mains dans mes longs cheveux ébouriffés.

J'enfile rapidement un bermuda et un t-shirt. C'est mon préféré : un t-shirt noir avec un grand pingouin dessiné dessus.

Je m'assieds à mon bureau et, soudain, le silence m'opprime. Ce silence quasi complet qui règne à présent dans ma chambre. Comme c'est inhabituel. On dirait que ma chambre est morte. Nerveusement, je consulte ma montre : midi. Encore toute une demi-journée à tenir ! Et la matinée ne compte pas vraiment, je dormais.

Je contemple les étagères autour de moi : que vais-je bien pouvoir faire pour passer le temps ? J'attrape un livre de Science-Fiction. Mon préféré. Machinalement, mes doigts commencent à tourner les pages et je me plonge dans l'histoire.

20 minutes. J'ai gagné 20 minutes. Mais à présent, mes mains tremblent trop et m'empêchent de lire. J'ai les yeux rivés sur le principal coupable de ma dépendance. Je ne pense plus à rien d'autre. Un paquet de biscuits au chocolat me permet de gagner encore une dizaine de minutes mais la soirée est encore loin.

— Tut tut tut !

Mon téléphone portable vibre soudain. Un message. Gaëlle me demande si je viens avec eux souhaiter bon anniversaire à Luc. Bonne idée ! Je vais m'éloigner de cette chambre infernale, faire un peu autre chose.

En sortant, une énorme boule lumineuse m'éblouit soudain ! Le soleil ! Je pourrais en citer toutes les caractéristiques astronomiques mais il faut reconnaître que je n'en profite pas souvent. Avouons-le, ce n'est pas dans mes habitudes d'être dehors à une heure aussi matinale : 14h du matin, un record !

Gaëlle n'a pas les mêmes goûts que moi en matière de t-shirts.

— Franchement, tu aurais pu faire un effort, il est hideux ce t-shirt !

— Tu aurais voulu que je mette le jaune avec le gnou ?

— Bouge-toi le popotin ! En plus, je crois qu'il y aura toutes les copines de la sœur de Luc. Essaie un peu de te mettre en valeur et de parler d'autre chose que du dernier épisode de Startrek.

— C'est pas le dernier, rétorquè-je, au contraire la dernière saison est lamentable justement depuis qu'ils ont postulé que la distorsion temporelle permettait à l'Enterprise de se scinder spatialement.

Gaëlle pousse un soupir bruyant et me fixe de son regard noir, comme elle sait si bien le faire. Gaëlle, c'est ma meilleure amie. Elle me donne toujours des conseils pour draguer les filles. Elle a déjà essayé de me présenter à la plupart de ses copines, elle s'inquiète de me voir célibataire. Moi je trouve ça un peu artificiel, je sais qu'un jour arrivera la femme que j'aimerai.

— Voilà, on est arrivé.

D'une main experte, elle tente rapidement de recoiffer ma mèche rebelle et sonne à la porte.

Luc nous ouvre avec un grand sourire et force embrassades chaleureuses.

— Entrez, entrez, on n'attendait plus que vous...

La pièce est à moitié pleine de monde qui discutent, une flûte à la main. Chaque table, chaque meuble dispose d'un plateau recouvert de petits fours. Je note mentalement d'en goûter un de chaque sorte. Soudain, par une porte entrebâillée, j'aperçois...

— Dis, Luc, ça te dérange si j'utilise 30 secondes l'ordinateur dans le bureau pour aller voir mes mails ?

Enfer et damnation ! J'ai craqué !

This Page Intentionally Left Blank

Durant l'été 2007, le site I Feel Good.be organisait un concours d'écriture dont le thème était : « Invente une histoire d'accro ». Accro aux concours d'écriture, je n'ai pas résisté. Je n'ai pas eu à chercher l'inspiration très loin. Ce texte a remporté le premier prix et m'a valu un caméscope numérique que j'ai offert à mon parrain. Comme ça, vous savez tout. Ce caméscope est cependant assez symbolique car, avec un stylo, c'est le seul bénéfice matériel que j'aie jamais retiré de l'écriture de textes de fiction.

Le texte suivant est inédit. Et pour cause, il est assez personnel et a été écrit avant mon blog. Écrit au saut du lit, suite à un rêve réaliste. C'est rare que je fasse des rêves réalistes...

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

La femme de ma vie

Cette nuit, j'ai rêvé. J'étais en voyage avec un ami. Dans un endroit que seuls les rêves savent imaginer. Mouvant, changeant, doté d'une logique interne sans faille mais néanmoins obscure. Nous étions en permanence entourés d'amis et d'amies, pour la grande part imaginaires. Mon ami est sorti avec une fille que je n'avais jamais vue. Je me sentais légèrement exclu, comme peut l'être la cinquième roue d'un carrosse. Et puis, je ne saurais vous décrire comment, elle fut là. Je l'ai embrassée.

Et je crois que c'est à cet instant que je me suis rendu compte que j'étais tombé profondément amoureux.

Elle était merveilleusement belle. Elle avait de fins cheveux blonds qu'elle portait relativement courts. Mais je ne saurai vous la décrire plus. Son image n'est plus aujourd'hui qu'un pâle fantôme embué de sommeil.

Je vous passe les péripéties étranges qui furent le décor de mon rêve. Je ne m'en souviens guère et elles étaient sans grandes importances. Quoiqu'il en soit, je me souviens avoir passé la nuit dans ses bras, à étreindre doucement ses hanches, à m'imprégner de son odeur et de la saveur de ses lèvres. À la fin de la nuit, j'ai caressé ses seins. Elle a poussé un soupir de plaisir.

Nous nous sommes assis contre un mur et je lui ai murmuré : « Je t'aime ».

Elle m'a regardé de ses yeux profonds et, je ne me souviens malheureusement pas de la phrase exacte, mais elle m'a fait comprendre qu'il était trop tôt pour dire ce genre de phrases. Mais que même si elle ne le disait pas, elle m'aimait tout autant.

Et puis est arrivé le matin. Le réveil.

Au fur et à mesure que la lumière emplissait mes yeux, je l'ai sentie partir.

Elle s'évanouissait comme un soupir au soleil.

J'avais l'impression de la voir s'éloigner dans un long et lumineux tunnel. Mais peut-être était-ce moi qui m'éloignais ?

Son image s'évaporait. Tous les souvenirs de cette nuit-là s'échappaient de ma tête comme un flot trop longtemps contenu. J'essayais désespérément de fixer, de graver profondément dans mon esprit son image, son sourire. Mais les secondes coulaient, chacune emportant avec elle un peu de bonheur.

Une mélancolie grise s'est levée ce matin sur la ville. Au réveil, mon cœur battait trop vite, comme le cœur d'un amoureux transi. Mon amour, je t'aime. Peut-être reviendras-tu cette nuit, mais j'en doute. Malgré tous mes efforts, je n'arrive plus à voir ton visage, je ne distingue plus qu'une vague forme sensuelle, habillée de courts cheveux blonds. Mon amour, je me suis réveillé ce matin avec un étrange sentiment : j'étais amoureux.

Aujourd'hui, la terre semble si triste. Tu n'es plus là.

De cette nuit, il ne me restera que la sensation d'avoir aimé, passionnément, une forme floue aux cheveux blonds.

De cette nuit il me restera à jamais dans le cœur le sentiment d'avoir trouvé, avant de la perdre aussitôt, la femme de ma vie.

Waterloo, rêve du 27 mai 2000

De manière amusante, ce rêve se basait sur un fait réel, à savoir un voyage que je devais accomplir peu après avec mon ami Gabor. Cet ami m'est apparu tel quel dans le rêve, de manière réaliste, tout le reste étant entièrement fictif. Si j'avais l'impression de connaître tous les protagonistes, au réveil force fut de constater que seule une personne était réelle : une condisciple de classe, perdue de vue depuis un an, et qui intervenait pour m'empêcher de téléphoner à la police. Vous dire pourquoi je souhaitais passer un tel coup de fil ? Ah merveilleuse fluidité des rêves !

Plutôt que de raconter le rêve, j'ai choisi d'exprimer l'émotion qui m'a pris à la gorge ce matin-là, et que, jusqu'à présent, je n'avais partagé avec personne. Douze ans après,

je me dis que la vie est trop courte pour ne pas partager mes émotions avec mes amis. Et si vous me lisez, vous êtes un peu mes amis, vous ne pensez pas ?

J'espère aussi que ma compagne ne m'en voudra pas. D'ailleurs, nous ne devons nous rencontrer que sept ans plus tard, il y a donc prescription ! Et, comme vous allez le lire, les plus belles histoires d'amour ne sont pas nécessairement les plus romantiques.

Chapitre

Bis repetita placent pas toujours

La Brasserie est un endroit bien.

Le genre d'endroit où la nourriture, préparée par un grand chef, est, comme le service, irréprochable. Et comment pourriez-vous trouver quoi que ce soit à reprocher à un pavé grand comme une pièce de monnaie

surmonté d'un brin de persil, le tout servi dans une assiette format Arecibo ?

Oui, la Brasserie est de ces restaurants où l'on réserve une ère glaciaire à l'avance, où les seuls moyens de paiement acceptés sont les cartes Gold Partners Platinum 2 en 1, où le pourboire consiste généralement à rajouter un zéro au montant de l'addition.

La Brasserie est un endroit bien. C'est donc tout naturellement au milieu des luminaires Art déco et dans une ambiance tamisée que nous retrouvons Monsieur le Directeur Général, « cher Armand » pour les intimes. Car Monsieur le Directeur Général est quelqu'un de bien.

Ce soir, Monsieur le Directeur Général est en galante compagnie. Malgré son corps alourdi par la cinquantaine qui s'enfonce en grinçant dans le cuir lie-de-vin de la banquette, Monsieur le Directeur Général sait encore plaire aux femmes. La posture parfaitement droite et sûre dans son complet 3 pièces aux fines rayures blanches, il fait tinter en souriant son verre de cristal contre celui de son invitée, lissant machinalement d'un revers de l'index sa fine moustache parfaitement entretenue.

Son regard brille encore de cette lueur d'intelligence désormais célèbre. Son sourire est détendu. Le temps d'une soirée il a oublié les stock-options, les grèves, les fluctuations boursières, les conventions fiscales obscures. Monsieur le Directeur Général sait pertinemment que son portefeuille lui permettrait d'être en permanence entouré de jeunes créatures splendides totalisant à peine la moitié de son âge. Mais Monsieur le Directeur Général est de la vieille école. Seule Madame veuve la Vicomtesse pouvait apprécier la représentation exceptionnelle du Polyeucte de Gounod suivi d'une collation à la Brasserie. Car à la Brasserie, on sert des collations. Monsieur le Directeur Général aime les collations car Monsieur le Directeur Général est quelqu'un de bien.

— Cher Armand, cette soirée est tout simplement sublime. Je me sens rajeunie de 10 ans, je ne m'étais plus amusée autant depuis fort longtemps.

— Madame, la vision de votre sourire me ragaillardit comme un adolescent. Votre compagnie me transporte et m'enjoue. Garçon ! L'addition s'il vous plaît !

— Cher Armand, comment se fait-il qu'un homme si agréable, si galant et attentionné soit resté célibataire ? Votre notoriété doit pourtant attirer plus d'une prétendante !

— Madame, vous me flattez. Mais je dois avouer que,

durant ma jeunesse, j'ai épousé le monde des affaires et de l'entreprise. Aujourd'hui, je commence cependant à ressentir une certaine lassitude. Enfin, pour tout avouer, je suis loin d'être parfait.

— Vous auriez donc des défauts, très cher ?

— Bien entendu Madame. Vous ai-je déjà dit, par exemple, que j'ai une sainte horreur de la répétition ? J'en deviens parfois grossier et je ne peux alors plus me contrôler.

— C'est très étonnant. Peut-être est-ce la raison qui vous a fait réussir toutes vos entreprises du premier coup ?

— Peut-être, en effet...

Un jeune serveur en livrée impeccable, les cheveux plaqués par la brillantine, s'approche de la table et s'adresse à Monsieur le Directeur Général de son plus beau sourire :

— Monsieur désire ?

— Bon sang, ça te trouerait ton petit trou du cul de bébé de m'effacer ce sourire répugnant de ta face de rat et d'aller me chercher cette putain d'addition de merde ?

Surpris, le garçon tourne les talons en bredouillant :

— Euh... tout de suite Monsieur.

Monsieur le Directeur Général se prend la tête dans les mains et se retourne vers Madame veuve la Vicomtesse. Madame veuve la Vicomtesse est quelqu'un de bien. Pas un de ses sourcils n'a bougé durant l'altercation mais elle ne peut réprimer un sourire amusé. Sensiblement du même âge que Monsieur le Directeur Général, Madame veuve la Vicomtesse a perdu son illustre époux très tôt. Elle n'en a pas moins assuré la succession de Monsieur le Vicomte à la tête de la Compagnie. Sa sévérité n'a d'égal que sa droiture et son sens de la justice. Son col en renard vient doucement rehausser son port digne et altier. Madame veuve la Vicomtesse mange sans que ses petits doigts touchent les couverts. Madame veuve la Vicomtesse est quelqu'un de bien.

— Je suis confus pour ce désagrément très chère, je vous prie d'excuser mon attitude.

— Il n'y a pas de mal mon cher Armand. Je sais que vous êtes quelqu'un de bien. Trinquons à cette soirée délicieuse et à nos défauts respectifs.

— Délicieuse soirée, en effet, si seulement elle pouvait se prolonger...

— Cela ne tiendrait qu'à vous qu'elle se prolonge mon très cher Armand.

Monsieur le Directeur Général saisit délicatement la main que Madame veuve la Vicomtesse a subreptice-

ment posé sur la table.

— Madame, accepteriez-vous de renvoyer votre chauffeur et de venir prendre un dernier verre dans mes appartements ?

À cet instant, un garçon affairé trébuche et se rattrape de justesse, dans le tintement des verres vides qu'il tient à la main.

— Pardon ? Excusez-moi cher Armand, je n'ai pas bien entendu votre question.

Monsieur le Directeur Général soupire et réprime un tic nerveux :

— Très chère, je vous en prie, ne me forcez pas à me répéter.

Un sourire glacial éclaire alors le visage de Madame veuve la Vicomtesse. Ses ongles s'enfoncent profondément dans la paume de Monsieur le Directeur Général qui réprime un cri de surprise. Elle approche son visage et murmure, d'un air sévère :

— Écoute-moi bien mon petit salopard. Si tu veux me satisfaire, va falloir que t'apprennes à faire les choses bien plus qu'en double et que tu agites tes putains de couilles deux fois plus vite. C'est compris mon petit cochon ?

Monsieur le Directeur général déglutit mais, une fois la surprise initiale passée, un large sourire illumine

son visage. Mal assuré, il hésite, bredouille. Puis, prenant une grande inspiration, il se penche et murmure une phrase à l'oreille de son convive.

Celle-ci, interloquée, interroge :

— Quoi ? Que dites-vous très cher ?

— Je t'ai demandé si tu voulais m'épouser, OUI OU MERDE ?

Madame veuve la Vicomtesse et Monsieur le Directeur Général sont des gens biens.

Waterloo, 15 juin 2007

This Page Intentionally Left Blank

À l'origine, cette histoire a été écrite comme un scénario de court-métrage. Car à cette époque je faisais du cinéma amateur. Ayant abandonné ce loisir, faute de temps, je trouvais dommage de ne pas utiliser l'histoire et, en la retrouvant dans mes fiches, j'ai opté pour une tentative de nouvelle.

J'étais également très fier du titre... avant de me rendre compte, des années plus tard, que je l'avais tout simplement volé à Goscinny. Les détours de la mémoire sont parfois surprenants.

Pour faire des titres foireux, l'amour et ses déboires sont une source infinie d'inspiration. Pour le texte suivant, un lecteur de mon blog a même proposé d'améliorer le titre en «

Quand les saintes-ex eurent péries ». J'avoue que je suis jaloux de ne pas l'avoir trouvé tout seul. Du coup, par pur orgueil, j'ai décidé de garder le titre original.

Chapitre

Les Saintes-Exs

Lorsque l'on repense à ses ancienne petites amies, on se rend compte que certaines ont été une part importante de notre vie. Je ne parle évidemment pas des conquêtes d'un soir voire quelques jours, mais bien de celles avec qui on a parcouru un bout de chemin, quelques mois, quelques années. De celles avec qui on a vécu, avec qui on a des souvenirs, des photos, des objets, ...

De celles-là, pour certaines on se rend compte, a posteriori, que l'on n'a jamais été réellement amoureux. On

les aimait beaucoup, on les trouvait charmantes. Mais, au fond de soi, on sait que ça n'aurait pas pu tenir la longueur. Notre relation peut avoir duré longtemps. On ne s'en rendait pas compte. On s'entendait tout simplement bien. On était pas si mal finalement, alors pourquoi changer ? En les croisant par hasard, on se demande finalement ce qu'on a bien pu leur trouver, que c'est évident que l'on était pas fait l'un pour l'autre. On sait qu'on a fait le bon choix de ne pas continuer avec.

Il y a celles avec qui on y a vraiment cru. Celles dont on a été fou amoureux. On ne pouvait passer une seconde sans penser à elle, on aurait tout fait pour elle. On était si bien près d'elle. On aurait aimé pouvoir se blottir dans ses bras pour que chacun de nos atomes soit en contact avec sa peau. En même temps, on aurait voulu la prendre contre soi, la protéger, la cajoler. On a beaucoup parlé. On a même parfois fait des projets d'avenir dont on a honte aujourd'hui. En revoyant les photos, en repensant aux vacances avec elle, on est nostalgique, on regrette.

Un jour, en la recroisant, on se souvient pourquoi on a rompu. Il y avait décidément trop d'incompatibilités. Et puis, elle semble avoir changé. Elle fume. Elle s'habille différemment. Elle semble si différente, non ? On ne sortirait plus avec si on la croisait maintenant.

On reste amoureux de ce qu'elle était, pas de ce qu'elle est devenue.

Enfin il y a les copines, avec qui on a cru que ça pourrait marcher. On s'entendait bien avant et un soir, on a foiré. Après quelques jours ou semaines, on s'est dit mutuellement qu'il valait mieux qu'on reste amis. Parfois, dans l'ambiance d'une soirée, on s'est relâissé aller. On a foiré une nouvelle fois. Tous les deux aussi coupables l'un que l'autre. On l'a regretté terriblement en se réveillant le lendemain, on s'est rhabillé un peu gêné et on s'est dit au revoir, juste entre la bouche et la joue. En la revoyant, on sent une pulsion physique, purement corporelle. On aimerait se laisser aller de nouveau. Mais on sait pertinemment qu'on va le regretter, que ce n'est pas celle que l'on cherche.

En réalité, on a partagé beaucoup de choses mais ces temps sont révolus. Elles sont sorties de notre vie, on a, parfois avec beaucoup de difficultés, finit par faire le deuil de notre relation, de cette période qui semble si heureuse dans nos souvenirs.

On pense n'en garder aucune séquelle, juste des bons souvenirs. On pense.

Car ces femmes partagent toutes un point commun, un pouvoir terrible.

Lorsqu'on les recroisera au bras d'un autre, on ne pourra réprimer un raz-de-marée de jalousie, une brusque accélération du pouls quand, pris par surprise, on remarquera :

— Mais... Mais... Elle sort avec !

Quoiqu'on fasse, on ne pourra s'empêcher de se comparer à l'autre. Il est objectivement moins beau. Plus petit. Moins sportif. Est-il aussi attentionné que moi ? Aussi câlin et imaginatif sous la couette ? Aussi endurant ? Connais-tu avec lui ces moments où nos corps nus se serraient l'un contre l'autre aussi près que possible et où je te murmurais des mots d'amour au creux de l'oreille ? Le regarde-tu avec ces yeux admiratifs quand il t'explique les étoiles et l'univers ?

Alors, avec un sourire crispé, on lancera un bonjour trop jovial pour être crédible. En apparté, on s'entendra dire :

— Il a l'air chouette ton copain. Sincèrement, je suis très heureux pour toi !

Tandis que des milliers de démons hurleront dans notre tête.

Le 16 novembre 2005

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

Voyage au bout de l'enfer

L'atmosphère est lourde, oppressante, exactement ce dont j'ai horreur. Pourtant il fait lumineux, le regard se porte à perte de vue. Chaud. Je retire ma veste et regarde autour de moi. Nul endroit où se reposer, nul onde rafraîchissante. La veste m'encombre déjà, je la fais passer machinalement du bras droit au bras gauche.

La foule me presse, me bouscule. Tous semblent heureux, insouciants. Suis-je donc le seul ? J'ai envie de m'asseoir par terre et de pleurer. Ma respiration se fait sifflante. Je ferme les yeux, les mains sur les oreilles : tenir !

Ah ! Le signal, enfin ! Serait-ce la fin ? Non, seulement une étape. Nous progressons d'une dizaine de mètres mais à nouveau il faut s'arrêter. Je lance un regard suppliant à mon père mais je lis dans ses yeux la même détresse, le même désespoir. L'âge adulte est terrifiant. Mon père est un homme comme les autres, souffrant autant que moi. Il ne pourra pas me sauver ou m'aider aujourd'hui. Nous devons faire front ensemble et résister. Papa, aide moi !

Mon manteau, prévu pour les grand froids hivernaux, semble peser une tonne. La chaleur se fait étouffante. Mes chaussures d'hiver sont devenues des étuves pour mes pauvres pieds endoloris et, pourtant, il faut tenir, rester debout à tout prix. Je sais que si l'un de nous deux cède, nous y resterons tous les deux. Tenir. Chaud.

Encore une étape. Nous pouvons de nouveau progresser, jouissant de ces quelques mètres durant lesquels nous pouvons avancer, espérant à chaque fois apercevoir l'issue, la fin de cet enfer. Mais de nouveau il faut

s'arrêter, attendre, tenir, résister. Nous sommes sur une sorte de promontoire d'où nous apercevons un grouillement compact et bruyant, une dizaine de mètres sous nos pieds. De toutes mes forces j'espère ne pas devoir y descendre. Je sais qu'il n'y a pas d'échappatoire, pas d'issue. Soif. Je commence à avoir la langue pâteuse. C'est un des premiers signes. Ma salive semble sèche et impossible à avaler. Mon père se passe la langue sur les lèvres. Ce grouillement, la foule, la chaleur. Mes jambes sont tellement douloureuses...

Nouvelle étape. Un appel. Mon père ou moi ? Je vois un éclair d'appréhension dans ses yeux, il sait que c'est pour lui. Je le vois donc disparaître. Oh, pas d'inquiétude, je sais qu'il va ressortir d'ici quelques minutes. Mais à quel prix ! Je n'ose imaginer ce qu'il va endurer durant ces longues et terribles minutes. L'attente immobile me semble du coup moins difficile. Je prie secrètement de ne pas être appelé à mon tour. Je tente de respirer calmement. Cette chaleur ! Et toujours cette foule autour de moi. Sont-ils réellement humains ? Leur regard est vide, tous ont gardés leur veste, un léger sourire semble parfois apparaître sur leur visage. Mais que se passe-t-il donc ici ? Réellement ? Quelque chose de pas naturel flotte dans l'air, cette oppression, cette solitude...

Ici la chaleur est perfide et non brusque. Point de transpiration ni gros coup de chaleur. Non, juste une température trop chaude, qui s'immisce dans les vêtements, qui est tout juste insupportable mais qui assèche, empêchant la moindre goutte d'humidité de se former. Et mon bras faiblissant sous cette veste de plus en plus lourde, de plus en plus épaisse...

Mon père ressort. Il est encore plus chargé qu'auparavant. Je lis dans ses yeux la fatigue de ce qu'il a enduré. Encore une étape, encore une progression. Et la foule, le bruit incessant mais comme feutré, le grouillement sous mes pieds dans lequel j'appréhende de plonger.

Cette étape-ci, je sens que c'est pour moi. Soyons dur. Aucune trace d'anxiété ne doit paraître sur mon visage.

— Viens par ici !

— Non, non ! Ce n'est pas nécessaire ! essaie-je de me défendre sans grande conviction.

Je cherche d'un regard le soutien de mon père. Il semble absent, le regard dans le vide.

Dans quelques heures, ceci ne sera qu'un mauvais souvenir me répète-je mentalement. Seulement un mauvais souvenir. Je tente une dernière défense, désespérée.

— Mais Maman, il est est très bien celui-là !

— Non, il est plein de tâches et de trous. Tu as besoin d'un pantalon un peu correct !

— Mais Maman...

— La couleur de celui-là te plaît ? Va dans la cabine et essaie-le déjà, je t'en apporte d'autres. Si ça ne convient pas on ira voir à côté. Ils sont plus chers mais celui qu'on a pris pour ton père est très bien.

Plus que quelques heures et je serai enfin sorti de ce centre commercial...

Louvain-la-Neuve, le 27 octobre 2005

This Page Intentionally Left Blank

Originellement, j'ai publié ce texte entrecoupé d'extraits de tableaux de Bosh, artiste que j'aime particulièrement, véritable visionnaire dont le génie a su dépeindre, avec plusieurs siècles d'avances, les affres d'un centre commercial.

Car oui, les nuits rallongent, la lumière se fait rare, le monde meurt petit à petit. Nous rentrons dans cette partie de l'année, de la vie, où seuls les rêves et les souvenirs nous font encore avancer. Pourquoi passer son temps à consommer frénétiquement si ce n'est parce que la société nous l'impose, encore plus dans la tristement nommée période « des fêtes ».

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

J'emmerde Noël

Un conte pour ex-enfants

La nuit était déjà tombée, enfouissant la ville sous une chape de froid et d'obscurité que n'arrivaient pas à réchauffer les nombreuses lampes constellant les façades. Les vitrines des magasins clignotaient de tous leurs feux en une parodie pathétique de cet astre du jour si rare et si avare de ses rayons en cette période de solstice.

La foule se pressait sur les trottoirs, écrasant sous le poids des cadeaux les derniers restes d'une boue fétide qui avait été de la neige, débordant sur les rues où les trop nombreux conducteurs invoquaient les dieux des places de parking à coup de jurons bien sentis.

Tenant fermement la main de sa maman, engoncée dans son adorable manteau rouge orné de pompons blancs, Zoé était triste. Cette année, le père Noël n'était pas passé. Cette année, le pied du sapin restait désespérément vide. « J'ai eu trop de travail ma petite » avait dit Papa. « Mais on ira t'acheter le plus beau cadeau que tu désires ensemble ». Zoé avait sourit tristement pour ne pas lui faire de peine. Tout en contemplant l'armée de genoux qui défilaient devant ses yeux sans la voir, elle réfléchissait. Les papas, ça ne comprend jamais rien. Pourquoi le père Noël aurait-il été mis en retard par le travail de Papa ? Et puis si c'était Papa qui achetait le cadeau, ça lui coûterait de l'argent. Elle ne voulait pas que ça coûte de l'argent à Papa. Pourquoi le père Noël ne passait-il pas ? Lui au moins il avait tout gratuit. Et puis, elle aimait beaucoup son Papa, mais un cadeau du père Noël, ça n'était pas pareil. Il devait bien y avoir une raison pour qu'il ne soit pas venu. Elle avait été sage. Du moins ce qu'il fallait. Il fallait y réfléchir.

*

— Tout ça, ce n'est qu'un prétexte de la société capitaliste pour nous pousser à la consommation. Tu vois cet homme chargé de paquets du traiteur ? N'a-t-il pas sacrifié plusieurs semaines de son salaire pour un simple repas gras et non-équilibré afin de satisfaire un besoin de paraître imposé ? C'est absolument scandaleux, nous sommes des moutons !

— Oui Miczak, oui ! répondit la compagne du jeune homme, lui serrant tendrement le bras à travers ses gants de laine.

— Tous arborent un sourire parfaitement artificiel ! Ce sont les fêtes, les Fêtes ! Cela signifie que le reste de l'année on moisit en se tuant à la tâche mais que pendant une semaine, on doit forcément s'amuser. S'amuser est un devoir ! C'est répugnant. L'hypocrisie bourgeoise à son paroxysme !

— Miczak, tu ne pourrais pas arrêter trente secondes ? On doit encore trouver un cadeau pour ta mère.

— Mais enfin Barbara, tu ne vois pas que ce faisant tu te fais le suppôt de l'infâme capitalisme ? Regarde ce pauvre sans-emploi qu'on a forcé à s'habiller d'une tenue ridicule de père Noël et à braver le froid pour attirer les clients ? Comble de l'insulte, il est rouge uniquement car une marque de boisson gazeuse l'a habillé aux couleurs de sa marque !

— Mais Miczak, tu es toi-même tout en rouge avec ton

gros pull et ton bonnet.

— Cela n'a rien à voir Barbara, c'est mon pull du Che ! Le rouge et noir ! Révolution ! Le concept de propriété est un leurre. La fausse richesse, la surconsommation, tout cela nous rend esclave. Regarde Barbara, ne sommes-nous pas tous des moutons à nous presser dans les mêmes magasins afin d'y acheter des mets soi-disant délicats, concoctés sur les plus infâmes souffrances animales ?

— Oui, mais le foie gras, j'aime ça. On en a déjà discuté mille fois.

Un reflet brillant attira l'attention de Miczak. Un paquet encore parfaitement emballé gisait dans le caniveau. La foule et le brouhaha ne semblaient guère lui prêter la moindre attention. Miczak se baissa, le ramassa et l'examina.

— Tu vois Barbara, ils achètent tellement qu'ils ne font plus la moindre attention à ce qu'ils possèdent. Ce soir, un sapin sera un peu moins garni qu'à l'accoutumée, un fils de bourgeois aura un cadeau de moins que chaque année mais pourtant je te parie que personne ne s'en rendra compte.

L'emballage était légèrement déchiré. Barbara reconnut l'inscription.

— C'est une MaPoupée (tm). C'est même la MaPoupée (tm) avec son set complet d'équitation. J'en rêvais quand j'étais gamine.

— MaPoupée (tm). Le summum de l'ignominie. On asservit les femmes dès leur plus jeune âge, on objetise le corps féminin. Savais-tu que si une MaPoupée (tm) existait en vrai, elle ne tiendrait pas debout car ses jambes sont trop longues ? Et qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfants car sa taille est trop étroite ?

— Ça veut dire que tu vas désormais m'aider à faire la vaisselle ça ?

*

Maman était occupée à discuter avec Papa devant la vitrine d'un magasin de sacs à main. Zoé n'aimait pas les sacs à main des grands. Ils étaient ternes. Marron ou noirs. D'une manière générale, les grands ne connaissaient que le gris, le bleu foncé, le brun et le noir. On ne trouvait jamais rien qui soit d'une autre couleur pour les grands.

À travers la foule, elle vit soudain un grand monsieur habillé tout en rouge. Un grand monsieur tout en rouge ? Cela ne pouvait qu'être... mais oui, il avait même un bonnet rouge. Il gesticulait et s'approchait

d'elle sans la voir. En tirant sur la manche de Maman, elle pourrait se mettre dans son passage.

*

— Je vais te dire Barbara, je pourrais faire un don de ce cadeau mais je renforcerais le système. J'emmerde leur Noël à la noix et je vais le prouver en détruisant cet avatar du capitalisme bourgeois consumériste dès que l'on sera revenu à la maison.

Pour bien appuyer ses dires, Miczak portait le paquet à peine déchiré à bout de bras bien devant lui, comme un trophée dont l'odeur aurait été repoussante.

Deux petites mains ornées de moufles blanches agrippèrent subitement le paquet. Miczak, surpris, le lâcha. Une adorable petite fille enfoncée jusqu'aux oreilles dans un manteau rouge se tenait devant lui. Elle semblait soulagée, radieuse. Adroitement, elle découvrit une partie de l'emballage. Son sourire s'élargit jusqu'à son capuchon bordé de fourrure blanche.

— Oh, une MaPoupée (tm) qui fait de l'équitation !

Toutes les lumières, tous les luminaires semblaient s'être donné rendez-vous dans les pupilles de la petite

filles, une sarabande d'étoiles jaillit de sous ses paupières. À cet instant, une main maternelle surgit de la foule et l'agrippa par le capuchon avant de la tirer à elle. Zoé eut juste le temps de faire un petit signe de main et de lancer un sourire éblouissant :

— Merci Père Noël !

This Page Intentionally Left Blank

Cette histoire est l'une de mes préférées. Et je n'ai aucun souvenir de ce qui l'a inspirée. Je suis particulièrement amusé par le fait que le titre choque. Cela convient tellement bien à l'histoire.

Quand à Miczak, il est directement inspiré d'un ami. J'ai poussé le vice de la ressemblance jusqu'à affubler mon personnage d'un prénom à consonnance balkanique. L'ami s'est reconnu tout de suite, cela m'a fait bien rire. S'il recommence à s'occuper activement de son blog, je vous le présenterai.

En y repensant, ce texte illustre parfaitement la contradiction entre ma rébellion contre le mercantilisme outran-

cier et la part de rêve que je refuse d'abandonner. Noël est l'archétype de ce paradoxe. Sont-ce les rêves qui font vivre les marchands ? Ou les marchands qui nourrissent les rêves ? Est-ce un plaisir de se plier aux obligations sociétales et familiales ?

Je vous laisse seuls juges...

Chapitre

Joyeux Noël

ou « Les joies du réveillon en famille »

La fin décembre correspond traditionnellement à la période dites des "festivités". Ô joie, Ô fête, nous voilà obligés de parcourir des centres commerciaux surpeuplés, surchauffés, à la recherche des indispensables théières en forme de sapin ou ronds de serviette dorés qui serviront de cadeaux lors du terrible et tristement célèbre "repas de Noël en famille", le tout bercé par une ambiance musicale de clochettes reprenant "Jingle Bells" sur toutes les variations possibles.

Cette année, l'horreur est à son paroxysme car c'est chez mes parents que se tiendra l'ignoble orgie. Et tous mes efforts, toutes mes excuses, toutes mes obligations urgentes ont été vaines face au regard que m'a lancé ma mère. La date fatidique se rapproche, je n'en dors plus...

Parlons-en de la famille. Le tonton rigolo habite maintenant à Ouagadougou, les trois cousins un peu plus jeunes sont actuellement en Thaïlande avec leurs parents, la cousine de mon âge avec qui je m'entends bien étudie au Canada et mon frère est en mission humanitaire au Pérou. Bilan ? Il ne reste que les vieilles. Autant le dire franchement : un repas de Noël en famille ferait passer n'importe quel service de gériatrie pour un mouvement de jeunesse.

Enfin, les voilà qui arrivent. D'abord Bonne-Maman, qui est venue avec Henriette la copine de Bridge, Mémé, qui est centenaire et la mère de Bonne-Maman (mon arrière grand-mère quoi). N'oublions pas la grande tante qui vient du fin fond de la province, la cousine éloignée qui est bonne-soeur et Taty, la marraine de mon oncle Alfred. Pour certaines, c'est la première fois que je les rencontre mais toutes sont unanimes pour dire que j'ai terriblement grandi et pour me demander, avec un clin d'œil complice, quand

vais-je enfin arrêter, il est déjà plus grand que son père ce petit.

Ma mère et moi arrivons finalement à les empiler toutes dans les profonds fauteuils du salon. Les toasts recouverts de cet infâme faux caviar rouge et noir circulent, les conversations vont bon train. Une question sur deux concerne les résultats scolaire du "petit". Comme je me vois mal leur expliquer que je suis pour le moment en train de rédiger mon mémoire sur un système intelligent de décongestion du protocole TCP par modèle de Markov caché, je me contente de faire mon plus beau sourire et répondre "oui" à chaque fois qu'on m'adresse la parole.

Arrive finalement l'ignoble et redoutée distribution des cadeaux. Malgré mes 24 ans, je reste le "petit" et le plus jeune de l'assemblée, juste avant mon père et ma mère. C'est à moi qu'échoit donc le triste privilège de la distribution de cadeaux, affublé d'un miteux chapeau de père Noël bon marché. Ce chapeau, comble du mauvais goût, est la preuve suprême qu'il est impossible de faire une distribution de cadeaux sans avoir l'air parfaitement ridicule.

- C'est pour qui la plante séchée dans son pot ?
- Et pour Henriette, un ballotin de pralines, comme c'est original !

— Tenez Mamy, un petit ange en macaroni acheté au marché de Noël du village.

À chaque étape, j'ai droit au bisou mouillé pendant que mon père, planqué derrière son appareil photo numérique, mitraille la scène. Tandis que les fossiles se débattent dans les emballages déchirés, j'ouvre les cadeaux que j'ai reçus, heureux veinard que je suis : trois tablettes de chocolat, un agenda en plastique véritable imitation skaï marron et un livre "Toujours prêt ! Le guide du parfait petit scout", édition 1935.

— Ta grand mère m'a dit que tu étais scout, alors j'ai pensé que ça te ferait plaisir. Il appartenait à mon défunt mari qui était, comme toi, fanatique du scoutisme.

— Merci Henriette, cela me fait en effet très plaisir. Et puis, ça ne vieillit pas ces choses là, c'est toujours utile pour allumer un feu même si je ne suis plus scout.

Silence dans l'assemblée.

— Enfin, bredouille-je, c'est pratique, ils expliquent ici comment allumer un feu...

Je ne sais pas si j'ai convaincu. Il n'y a rien de pire que le regard glacial d'une petite vieille si ce n'est les regards d'une assemblée de petites vieilles. Mais ne soyons pas inutilement négatif, l'avantage des vieilles à Noël est

sans aucun doute les étrennes. De ce côté-là, je suis un peu renfloué même si je dois subir les insinuations de ma mère qui me regarde à chaque fois en disant : Et bien, je vois qu'on ne s'ennuie pas !

C'est à présent l'heure de passer à table. Avec cette chaleur et la quantité de chips que je me suis enfilés, l'idée même de manger me semble soudain insupportable. Bonne-maman m'attrape le bras :

— Alors mon grand, on vient à côté de sa bonne-maman pour le repas ?

— Bien sûr bonne-maman, fais-je avec mon plus beau sourire.

— Et puis on aura un peu l'occasion de discuter, ça fait tellement longtemps. Tu devrais passer voir ta bonne-maman plus souvent !

Ma mère intervient alors :

— Maman, si tu veux te mettre à côté de lui, tu te mets là. Lui il prend la place avec le tabouret. Vous vous en doutez, il y a une chaise trop peu à table. Je suis donc collé sur l'affreux tabouret métallique à la place la plus inconfortable, dans le coin et avec le pied de la table qui bloquera toute velléité future d'étendre les jambes voire même de trouver une position vaguement supportable.

Tout au long du repas, ma mère se fait complimenter même si elle explique à tout bout de champ que cette année elle a pris un traiteur car son boulot ne lui permettait pas de tout préparer. De mon côté, je me sens sur le point d'éclater. Il faut avouer que chacune des vieilles me regarde avec apitoiement en disant :

— Tu n'en reprends plus ? Mais tu n'as rien mangé !

— Mais il faut qu'il mange ce fort jeune homme !

Ma mère essaie en vain de venir à mon secours en disant que je grossis un peu trop ces derniers temps.

— Mais laisse le vivre un peu ! C'est la fête aujourd'hui.

Le ton de bonne-maman est sans équivoque possible et une nouvelle tranche de dinde en sauce atterrit dans mon assiette.

Je vois soudain Taty faire glisser ses tranches de dinde dans une serviette avant d'emballer le tout précautionneusement dans son sac à main. Devant mon regard étonné, elle répond avec assurance :

— C'est pour mes chats. C'est Noël pour eux aussi.

Et Henriette de surenchérir :

— Moi aussi j'ai trois chats. Mais ils restent dehors, je les nourris sur la terrasse. À l'intérieur, ils font des crasses. C'est à ce moment-là que Mémé, qui n'a presque pas bougé de la soirée, émet un gargouillement bizarre. Tout le monde se retourne.

— Ça va mémé ? demande ma mère, en poussant un peu

la voix (mémé est un peu sourde).

Un borborygme râpeux lui répond.

— Elle a avalé de travers, dit bonne-maman.

Effectivement, mémé commence à virer au mauve et au bleu. C'est d'un charme certain avec les guirlandes et le sapin en arrière-plan. Mon père se lève et lui tape dans le dos. Le borborygme reprend un peu plus fort et un filet de bave mêlé de sauce se répand sur le chemisier blanc de mémé.

— Vous voulez un verre d'eau mémé ?

On lui tend un verre d'eau, mémé respire un peu. Tout le monde se tait. Mémé dit alors d'une voix faible :

— Je suis désolée. Un petit malaise. Ça va mieux maintenant. Ne faites pas attention à moi.

On entend plus que le bruit de ma fourchette dans l'assiette. Faut bien que je finisse de manger non ? L'ambiance est à son paroxysme, c'est la fête.

Pour me faire plaisir, ma mère a choisi comme dessert, à la place de la bûche de Noël, de la mousse au chocolat "Spéciale Noël". Je l'ai entraperçue dans le frigo et, malgré tout ce que j'ai enduré aujourd'hui, la gourmandise prend le dessus. J'en salive d'impatience. Je mérite bien ce petit plaisir, vous ne trouvez pas ? Ma mère commence la distribution. Les vieilles regardent leur portion avec de grands yeux en disant :

— Mais je ne mangerai pas tout ça !

Puis, avec un regard complice vers moi :

— Je donnerai le restant au petit...

Et, pour une fois, mon sourire est parfaitement sincère. Je plonge ma cuillère dans l'onctueuse mousse au chocolat et la ramène à mes lèvres. Je me fige...

Enfer et damnation !

La mousse est une mousse au chocolat à l'orange mentholée avec un soupçon de Kier. Je repose tristement la cuillère en méditant sur le sens de mousse "Spéciale Noël" tout en imaginant les avanies que j'infligerais au traiteur si celui-ci venait à tomber entre mes mains, outrages qui feraient frémir un geôlier irakien.

Mon corps se rappelle soudain à moi. Chacun de mes muscles semble douloureux et spécialement le fessier. Je regarde ma montre : 17h ! Dire qu'il n'était pas encore 13h quand je me suis assis et que je n'ai plus bougé depuis ce moment là. Ma respiration devient difficile, je me sens oppressé. Heureusement, le rallye des ancêtres se dirige à présent vers la sortie tout en babillant :

— On s'est bien amusé. C'est quand même gai de faire la fête en famille, il faudrait faire ça plus souvent.

— Oui, oui, bien sûr bonne-maman, au revoir bonne-maman, à la prochaine bonne-maman, dis-je en claquant la portière de la voiture de mon père qui les ra-

mène chez elles.

Je fais un bref signe de la main et prend une profonde inspiration en rentrant dans la maison. Mon regard embrasse le champ de bataille, la vaisselle, les bouteilles vides, les restes d'emballages et les chips écrasés dans la moquette. Du fond de la cuisine, j'entends alors la voix de ma mère :

— Bon, fini de rigoler. N'oublie pas que les assiettes en porcelaine et les verres en cristal ne vont pas au lave-vaisselle ! Sur le linteau de la cheminée, un père Noël électrique lance soudain un tonitruant :

— Hohoho ! Joyeux Noël

Waterloo, le 24 décembre 2005

This Page Intentionally Left Blank

Ce texte est dédié à mon parrain, en souvenir d'un réveillon de Noël chez lui où ma grand-mère a fait le malaise décrit tel quel dans ce texte. Alors qu'elle a failli passer l'arme à gauche, j'avoue que j'en garde un souvenir plutôt amusé.

Mais l'idée de rassembler en un texte tous mes souvenirs m'est venue lors d'une soirée un peu particulière. Il faut que je vous la raconte en quelques mots.

Quelques jours avant Noël, pour l'anniversaire de mon père, ma mère décide de nous emmener à un concert de musique classique, précédé d'un dîner. Stupeur, le dîner se déroulait dans une cantine et mes parents et moi-même étions

les seuls âgés de moins de quatre-vingt ans. Je m'assieds sur la chaise qui m'est réservée et, après quelques minutes, celle-ci cède sous mon poids, je me retrouve les quatre fers en l'air. La vieille dame assise à côté de moi me dit alors : « La chaise était à ma place mais j'ai vu qu'elle était cassée. C'est pour ça que je les ai échangées et j'ai pris la votre ». Anecdote tellement absurde que je n'ai pas réussi à la placer dans le texte.

Au cours du repas, qui fut d'un ennui mortel, j'ai décidé de me venger en rédigeant, sur mon carnet de notes, les prémices du texte que vous venez de lire. La vieille en face de moi cachait de la nourriture dans sa serviette, pour ses chats et, après cela, les idées se sont enchainées. Ce qui m'a d'ailleurs fait réprimer des fous rires plusieurs fois.

Alors que le final s'annonçait particulièrement ennuyeux, que je n'étais entouré que de vieux, je peux dire que je me suis particulièrement amusé. Au fond, c'est un peu comme la vie. Vous ne trouvez pas ?

Autant s'amuser de tout, jusqu'au bout. Et puis arrive l'inéluctable : on tourne la dernière page et on ne rit plus. Tout au plus reste-t'il un souvenir de rire.

Chapitre

L'annonce

Cela devait être une consultation de routine. Un examen sans surprise. Encore sous le choc, je sors sans réfléchir de l'hôpital, ne prêtant point attention au glissement automatique des portes de verre. Perdu dans mes pensées, je tente de réaliser ce qui vient de m'arriver.

Il va falloir réapprendre à vivre. À mettre des priorités. À faire des choix. Car je n'aurai pas le temps de tout faire, d'errer sans but en me laissant ballotter d'un travail à l'autre, d'une fête à l'autre, d'une déprime à

l'autre. Au fond, quel sens vais-je donner à ce qui me reste de vie ?

Le docteur murmurait dans son poing en consultant mes résultats. Mon sang s'est glacé lorsque j'ai perçu son sourire forcé : « Je vais être franc avec vous... »

Mais finalement, de quoi ai-je envie ? Quels sont mes rêves ? À quoi vais-je consacrer le temps qui me reste ?

Pour la première fois, je me rends compte à quel point mon temps est limité. Trente ans de gâchés en dilettante pour arriver à ce jour. Il est temps pour moi d'aller à l'essentiel.

« ... les résultats sont formels, il ne vous reste que... »

À vivre ! À vivre ! Fini de me prendre la tête pour des brouilles. Fini d'argumenter pour le plaisir d'avoir raison. Fini de réinventer le monde. Le monde qui me semblait d'un morne gris ce matin me chante et me sourit. À l'idée de devoir le quitter, je réalise ma chance, mon bonheur.

Chaque fleur, chaque passant, chaque odeur, chaque goutte de pluie. J'en profiterai jusqu'aux derniers, je consacrerai le peu de temps qui me reste à l'essentiel.

« ...il ne vous reste que soixante, maximum soixante-cinq ans à vivre. Et encore c'est si tout va bien. »

Si peu de temps pour l'essentiel, si peu de temps pour mes rêves. Au travail !

Janvier 2013

This Page Intentionally Left Blank

Chapitre

Plus jamais

La clé tourne doucement dans la serrure. Je pousse la porte et entre dans l'appartement. Notre appartement. Mon appartement. Vide depuis deux jours, j'ai tenu à revenir seule malgré l'insistance de Babette qui m'a hébergée et soutenue. D'un mouvement involontaire, je fais tomber sa raquette de tennis. Il n'apprendra donc jamais à les ranger ? J'ai beau m'énerver à chaque fois. Non, il n'apprendra jamais.

Je rentre chez moi. Tout est si familier, si habituel, comme si rien ne s'était passé. Je croyais être submergée par l'émotion mais je suis surprise de me trouver

étrangement insensible, anesthésiée. Je retire ma veste, me déchausse, ramasse machinalement une chemise sale et vais la mettre dans la manne qui déborde. Mais la majorité n'est pas à moi. C'est lui qui est en retard sur ses lessives. Et je ne parle pas de la montagne de repassage qui l'attend.

D'un coup, l'émotion me submerge. Il ne repassera plus jamais. Il ne mettra jamais plus ses chemises. Jamais. Le sens du mot « jamais » me semble tellement absurde, impossible et pourtant si inéluctable. Je lui ai toujours dit d'être prudent mais il faut reconnaître que ce n'était pas de sa faute. Il attendait sagement au feu quand le camion a déboulé.

L'infâme coucou du salon sonne dix-huit heures. Il n'est pas rentré. La porte ne s'ouvrira plus jamais sur son « Coucou, c'est moi. On mange quoi ce soir ? ». Et il ne se découvrira plus jamais l'envie soudaine de m'inviter au restaurant quand je lui rappelais que c'était son tour de cuisiner,.

À cette heure-ci, quand il n'est pas encore rentré, il m'envoie un message pour me rassurer. Machinalement, je consulte mon téléphone. Rien. Un rien auquel il faudra que je m'habitue. Je remarque qu'il est encore dans mes favoris. Dois-je le supprimer de la mémoire

de mon portable ? Cela me semble criminel, comme si je le tuais une deuxième fois. Je résiste à l'envie de relire ses derniers messages. Assise à même le sol, je tente de pleurer. Mon esprit refuse obstinément de comprendre ce simple mot : « jamais ». C'est fini.

Je me lève. L'évier de la cuisine déborde de vaisselle. C'est son tour. Il a même réussi à échapper à sa dernière vaisselle. C'est tout lui ça. Le contraire m'eut étonné. Une boule se contracte au fond de ma gorge.

J'arrive dans notre chambre. Le lit est défait. Il faut reconnaître que ça l'énervait que je ne fasse jamais le lit. Ayant le luxe de me lever plus tard que lui, il pouvait difficilement le faire avant de partir au boulot, ce qu'il ne manquait pas de me rappeler chaque soir.

Je devrais laver les draps mais chaque pli porte encore son souvenir comme ce poil disgracieux, esseulé. Son odeur imprègne la pièce. Une effluve que je ne remarquais même plus mais qui a accompagnée mes nuits de sommeil ces dix dernières années avant de s'évaporer définitivement sous un camion et dans une machine à laver prochaine.

Je réalise soudain que cela faisait une semaine que nous n'avions plus fait l'amour. Il était stressé par une

échéance, très fatigué. Toutes ces occasions manquées. Toutes ces soirées passées à relire un rapport qu'il doit rendre cette semaine. Pourquoi est-ce uniquement dans la douleur la plus extrême que l'inanité et la vanité de nos vies nous sautent au visage ?

Je devrais agir tout suite, vider sa garde robe, éliminer toute trace. Ou bien garder le tout religieusement et me serrer contre un drap sale en position fœtale, pour me noyer dans mon chagrin et dans le souvenir en attendant que les siècles passent. Je pleure.

Ma vie me semble terminée, anéantie. Pourrais-je m'en remettre ? Pourrais-je un jour sourire, avoir du plaisir ? Le futur ressemble à un long tunnel obscur, pareil au four du crématorium où je l'ai laissé partir ce matin dans une boîte en bois. Je me sens si seule, si désespérée. J'envie ceux qui ont une religion à laquelle se raccrocher. Si seulement je pouvais croire à un paradis ou n'importe quelle fadaise de ce genre. Tout serait tellement plus simple.

Machinalement, je me lève et commence à ranger. Comme si rien ne s'était passé. Comme s'il allait revenir d'un instant à l'autre. Son courrier ? Sur son bureau, qu'il le trouve en rentrant.

Une clé tourne dans la serrure.

— Coucou c'est moi ! On mange quoi ce soir ?

Je le regarde, je souris :

— C'est ton tour, non ?

Limelette, le 19 novembre 2012

This Page Intentionally Left Blank

Remerciements

Merci !

Vous êtes arrivés au bout de ce petit recueil et cela me fait plaisir. N'hésitez pas à le partager, à le modifier, à l'adapter. Les émotions sont faites pour vivre.

Et si ce fragment de vie vous a plu, faites le moi savoir, faites le découvrir à d'autres, parlez-en autour de vous. Les retours et les critiques sont essentiels pour que je m'améliore, pour me donner la motivation de recommencer ce genre d'aventures.

Car oui, c'est une aventure. Si mon nom est sur la couverture c'est grâce aux travaux de dizaines de personnes.

Tout d'abord, un grand merci à tous ceux qui ont participé, de près ou de loin à la conception du clavier Bépo, qui m'a donné encore plus l'envie d'écrire.

Au niveau logiciel, je prends mes notes initiales et mes idées dans Getting Things GNOME. Je rédige ensuite dans Pyroom. Je corrige avec Gedit et j'ai finalement publié avec EasyBook. Merci donc à tous les contributeurs de ces projets.

Enfin, mon orthographe déplorable vous aurait gâché tout le plaisir de la lecture sans les conseils et le travail acharné de l'équipe de relecture de choc: Pierre Defretin.

Un énorme merci à eux et à vous tous.

À propos de l'auteur

Je m'appelle Lionel Dricot et je suis passionné par beaucoup de choses dont la technologie, la politique et l'écriture. Lorsque j'écris un texte suffisamment court, je le publie sur www.ploum.net entre un article en anglais parlant de logiciel libre et une longue tartine sur ma vision politique du monde.

Lorsque le texte est plus long et bien il reste sur mon disque dur. Jusqu'au jour où se présentera une opportunité de les publier. Si vous connaissez des gens qui pourraient m'aider, n'hésitez pas à nous mettre en contact.

Car j'ai déjà publié ! Je suis co-auteur du livre « Ubuntu, une distribution Linux facile à utiliser » et auteur de « Ubuntu Efficace » aux éditions Eyrolles. Mais j'avoue que c'est écrire la fiction qui me branche réellement.

Et vous ? Qui êtes-vous ? N'hésitez pas à m'envoyer votre avis à l'adresse lionel@ploum.net. Cela fait toujours plaisir.